

Un enfant de Josselin

Joseph BERTHIER

Encore une noble victime de la grande guerre... à laquelle la Bretagne intellectuelle a déjà cependant payé un large tribut : Joseph BERTHIER, le conteur breton, n'est plus. Il est tombé au champ d'honneur à Sailly-Saillisel, le 15 novembre 1916, tué d'un éclat d'obus, alors que sa compagnie se trouvait déjà en seconde ligne, se dirigeant sur l'arrière pour prendre un repos bien gagné.

Le brave petit pioupiou territorial n'assistera donc pas à cette Victoire finale qu'il nous prédisait ! Il ne reviendra pas, comme il s'en faisait une fête, célébrer au pays natal, à l'ombre de l'antique forteresse ducale de Josselin (dont le fanion est lui aussi en berne), le triomphe des Allés.

Berthier incarnait on ne peut mieux l'âme du « soldat français ». Sa belle humeur est restée proverbiale partout où il est passé ; elle a, plus d'une fois, relevé l'énergie de ceux que déprimait la longue durée de la guerre. Il savait trouver le mot qui déridait les plus moroses, comme il savait, au besoin, panser d'un mot les blessures les plus intimes.

Bien que non gradé, nous disait un de ses chefs, Berthier avait sur les homes de son entourage un ascendant très marqué. En maintes circonstances critiques, il a contribué à « tenir » le moral de l'escouade.

C'était aussi un cœur d'or. Lorsque sur son chemin il rencontrait de pauvres gars, seuls dans la tourmente, ne recevant aucun réconfort moral ni aucune de ces « douceurs » qui sont toujours les bienvenues sur le front ? Il nous écrivait, nous demandant de les signaler dans notre entourage ; Que d'infortunes, vraiment dignes d'intérêt, ont été ainsi adoucies ! Il nous recommandait la discrétion la plus absolue : il ne voulait point que ses protégés puissent soupçonner son intervention.

Joseph Berthier naquit à Josselin, au cœur même de cette Bretagne à laquelle il a voué un véritable culte, le 11 juillet 1879. Il perdit sa mère à l'âge de huit ans, et, six années plus tard, à la mort de son père, il dut commencer le rude apprentissage de la vie. Il se rendit à Paris, chez une tante, qui le plaça comme apprenti bijoutier ; son bon goût artistique, inné en général chez tous les fils des Celtes, n'aurait pu se plier à une tâche vulgaire.

Nous ne le suivrons point dans les différentes étapes de sa vie. Nous nous bornerons à ce propos, à recommander son roman « Jean-Louis », dont les deux premières parties, comme il nous l'a écrit, « sont une petite reconstitution de sa vie ».

Tout en se livrant à son art, dans lequel il était passé maître, il laissait son esprit s'envoler vers le pays natal. Il revivait, par la pensée, les contes et les légendes qui avaient bercé son enfance. Puis, en 1907, alors qu'il se trouvait en convalescence dans un hôpital, il s'amusa à fixer ses souvenirs, à dépeindre les scènes qui avaient frappé sa jeune imagination. C'est ainsi qu'il fit son entrée - ô, timidement, car c'était un modeste - dans le monde des lettres. Il s'enhardit peu à peu, donna, en 1910, Marie-Rose la sinistrée, que Léon Durocher a résumé en ces mots : « La capitale envahie par les eaux, le dévouement des sauveteurs, l'infamie des exploités du sinistre, apaches qui mènent leur barque dans le dédale des rues englouties, attaquent, pillent, saccagent les foyers sans défense !... » Puis, en 1912, il fait paraître des contes bretons où il se révèle un psychologue avisé. Il collabore en même temps à différents organismes régionalistes. Il y publie d'intéressantes études qui contribuent à le faire connaître et apprécier de tous ceux particulièrement qui sont attachés aux choses de la Bretagne.

En 1913, parut Jean-Louis, que nous avons analysé en son temps/ c'est ici que le talent de l'écrivain se manifeste dans toute son ampleur.

Son labeur quotidien ne lui laissait que de rares loisirs. Aussi s'adonnait-il à ses travaux littéraires, le soir, en hiver, le matin, en été.

Il fut admis comme membre adhérent de la Société des Gens de Lettres, sur la présentation de Charles Le Goffic, Eugène Le Mouel, de Larmandié, Vergniolles et Couturier.

Berthier joua un rôle important dans le mouvement régionaliste qui se dessina dans la colonie bretonne de Paris. Il fut l'un des fondateurs et le secrétaire des « morbihannais de Paris ». On le trouve chaque année au dîner du « fureteur breton », aux réunions du « breton de Paris », au « Pardon de la Reine Anne, à Monfort-l'Amaury, ainsi qu'à toutes les manifestations intéressant la Bretagne.

Mais la place nous est mesurée : nous ne pouvons trop nous attarder. Et puis...voici le tocsin qui va sonner, la guerre qui éclate ;Alors que Berthier est là-bas, en Franche-Comté, chez les parents de sa compagne fidèle et dévouée (il s'était marié en 1904), où il prend un repos bien mérité, tout en pleurant le frère cadet qu'il vient de perdre.

Il est mobilisé au 527^{me} territorial d'infanterie, qu'il rejoint à Neufchâteau, dès le 3 août 1944. Le 45, il arrivait à Foug, près Toul, d'où il nous écrivait : « Je tiens au jour le jour un carnet de route. J'ai prévu le cas où je tomberais sur le champ de bataille et serais ramassé par des français, ce carnet serait remis à ma femme à votre intention. Vous pourriez en tirer le parti qu'il vous plairait. Je demande cela à votre amitié... »

C'est que Berthier, au cours de ses pérégrinations d'août 1914 à novembre 1916, trouvait encore le moyen de fixer, dans des récits, les scènes qu'il avait vécues.

« Vous vous étonnez de ce que, en dehors de mon service de poilu, nous écrivait-il, le 27 août 1915, je puisse encore arriver à faire mon courrier, à écrire des articles, à fabriquer des bagues ! C'est que, voyez-vous, je n'aime pas rester inactif. A mes heures de loisir, au lieu de me tourner les pouces et broyer du noir, j'ai plaisir à m'occuper le corps et l'esprit. Et c'est peut-être là le secret de mon attitude actuelle, laquelle, je vous le jure, est loin d'être pareille à celle de votre correspondant découragé et neurasthénique. Quel qu'il soit, ne croyez pas, surtout, que son sentiment soit le réflexe du sentiment général des poilus.

« En tout cas, poursuivait Berthier, si l'abattement est excusable chez un soldat à l'esprit fruste, cela ne peut se comprendre chez un intellectuel. Le premier, d'ordinaire, ne voit que ce qui se rapporte à sa petite personne ; l'autre voit plus haut : l'avenir de son pays, de sa race. Il serait vraiment terrible, à mon sens, de penser que, après tant de noble sang répandu, après tant de souffrances endurées par les combattants actuels, l'on pu conclure une paix boiteuse. En toute sincérité, je vous avoue que, moi, je préférerais encore passer l'hiver dans les tranchées et avant-poste (et Dieu sait pourtant si le confort y manque, et si l'hiver on y souffre !), je préférerais même y laisser mes os (malgré toute l'affection que j'ai pour ma femme, mes parents et mes amis), plutôt que de rentrer chez moi battu et humilié, et pas du tout rassuré pour l'avenir... »

Le brave Berthier, tout comme son frère Matho, bien connu dans la colonie bretonne de Paris, y a, en effet, laissé « ses os » ! Mais le bel exemple d'endurance physique et- d'énergie morale qu'il a su donner, lui, toujours souffrant, porte ses fruits : l'aube nouvelle se dessine.

La ville de Josselin ne pourrait que s'honorer en donnant son nom à l'une de ses rues. Puisse ce voeu être entendu !

Emile GILLES